

Nouveautés

Number 77, Spring 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44670ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (77), 12–24.

NOUVEAUTÉS

CRÉATION

Écrire à la folie !

Collectif sous la direction de Jacques GARNEAU
GIFRIC, Québec, 1989, 225 p.

Édité par le GIFRIC (Groupe interdisciplinaire freudien de recherches et d'interventions cliniques) qui a déjà publié sept autres titres comme les *Alternatives en santé mentale*, 1984, *Groupe et Sexe*, 1987, *Folie, Mystique et Poésie*, 1988, *Écrire à la folie* propose de très beaux textes écrits par des jeunes adultes psychotiques. *Écrire à la folie*, un titre heureux, regroupe les textes poétiques surtout, les courts essais et les maximes d'une trentaine d'auteur/e/s. Beaux textes qui s'élèvent («Les ailes de l'avion portent une vieille carcasse») et nous retrouvent en des quêtes parallèles. Les auteurs, nos semblables, nous dégagent souvent de l'inutile. Un livre qui peut servir en classe de français, de philosophie, de sociologie... Ce collectif est dirigé par Jacques Garneau dont l'enseignement a donné lieu à quelques reprises à des aventures heureuses. Une participation à la magie quand la vie est cernée.

André GAULIN

ENTRETIENS

Écrivains contemporains. entretiens 5

Jean ROYER
L'Hexagone, Montréal, 1989, 169 p.

Au cours des quinze dernières années, Jean Royer a voulu explorer toutes les avenues du reportage littéraire en présentant une série de cinq recueils d'*Entretiens* avec des écrivains de plus d'une quinzaine de pays. Ces entretiens (ou interviews, selon le vocable consacré) se lisent comme des conversations à bâtons rompus, des discussions en tête-à-tête entre praticiens du même art. Le choix des sujets peut varier d'un individu à l'autre, mais le rôle de l'intervieweur demeure toujours le même : forcer l'intimité et amener l'écrivain à dévoiler ses pensées les plus personnelles. Bref, il s'agit de faire tomber le masque derrière lequel l'auteur se cache.

Sur trente entretiens, une quinzaine de Québécois (dont quelques-uns, comme Victor Lévy-Beaulieu, Yves Beauchemin et Suzanne Jacob, figurent déjà dans des tomes antérieurs) se prononcent sur le rapport de l'auteur à son œuvre, mais aussi à son pays, à sa langue, à sa culture. De leurs propos, on pourrait extraire quelques mots d'ordre : «C'est tout ce que nous avons, une littéra-

ture» (Jean Éthier-Blais); «Écrire est une sorte d'action» (René Lévesque); «La littérature québécoise doit être portée par son peuple» (Alice Parizeau).

D'autres écrivains contemporains ne se soucient pas moins de l'avenir de la littérature : pensons au Chilien Antonio Skármeta, à la Hongroise Agota Kristof ou au Français Sébastien Japrisot, pour qui «Écrire, c'est moi regardant le monde que je raconte».

Cependant, la pièce de résistance du recueil est sans conteste la conversation imaginaire avec Jules Huret qui, il y a cent ans, introduisait l'entretien littéraire en France. «C'est l'ensemble des témoignages qui fera l'histoire des idées d'une société», écrivait-il. Avec ses propres *Entretiens*, Jean Royer ne vise qu'à apporter sa contribution à cette histoire.

Kenneth LANDRY

ESSAIS

Savoir enseignant et idéologie réformatrice. La formation des maîtres (1930-1964)

M'Hammed MELLOUKI
Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1989, 392 p. (Document de recherche, n° 20).

Il est difficile, en histoire de l'éducation, de dépasser la simple description des événements et de cerner les idéologies sous-jacentes. C'est le pari qu'a relevé et tenu Mellouki, dans *Savoir enseignant et Idéologie réformatrice*, pour notre plus grand plaisir et pour l'avancement de cette discipline encore incertaine que sont les sciences de l'éducation. Après un premier chapitre de type analytique, destiné avant tout à démontrer l'état de l'institution scolaire québécoise à l'aube des années trente, l'auteur brosse, en quatre temps, un panorama des transformations qui ont culminé avec le Rapport Parent. Ainsi on retrouve, au chapitre II, consacré à la période 1935-1953, l'analyse de l'émergence d'un savoir enseignant s'ouvrant timidement sur la psychologie de l'apprentissage et l'explication de la nécessité de la réforme des programmes de formation des maîtres. Mellouki y scrute, comme nul avant lui, le rôle prédominant, bien que contestable parfois, de Roland Vinette. Le chapitre III est tout entier consacré à la réforme des programmes des écoles normales de 1953; l'école normale, dit Mellouki, devient nettement professionnelle, ce qu'indiquent les quatre champs d'études définis, à savoir la didactique, la docimologie, la psychologie et la pédagogie. La période de transition qui va jusqu'à 1962 est ensuite décortiquée dans ses principaux jalons, au chapitre IV. C'est l'époque où se font jour le besoin de

démocratiser l'enseignement, les ajustements difficiles dans la diplomation entre écoles normales et universités, les lacunes dans le financement de la chose scolaire. Le chapitre V est entièrement consacré au Rapport Parent, à sa préparation, à ses recommandations. Une documentation abondante et minutieusement analysée permet à Mellouki de mettre de l'avant certaines interprétations audacieuses touchant à l'écart entre le contenu des mémoires présentés à la commission Parent et les recommandations effectives de celles-ci, spécialement concernant la disparition des écoles normales. Constamment, au fil de son livre, l'auteur nous ramène aux deux idéologies éducatives, la traditionaliste et la réformatrice, ayant cours dans le Québec d'alors. On assiste graduellement au déclin de la première, basée sur la culture générale, sur les principes moraux judéo-chrétiens, sur l'idée que le maître est un transmetteur de connaissances, et à l'émergence, puis à la victoire de la seconde, issue de l'ère technologique et psychologisante, basée sur la culture de masse, sur l'enfant-roi et sur le maître guide des apprentissages dans une pédagogie basée sur l'induction. En somme, conclut Mellouki, l'évolution de l'idéologie éducative suit celle de la société tout entière.

Monique LEBRUN

Le temps d'alexandre

Robert JASMIN
Les Éditions Papyrus, Québec, 1989, 254 p.

Robert Jasmin ouvre son livre sur ces mots de Henri Laborit : «Il me semble que ce qui peut être intéressant dans l'histoire d'une vie, c'est ce qu'elle contient d'universel» (p. 9). *Le Temps d'Alexandre* est un essai biographique où Jasmin raconte les treize années de vie de son fils Alexandre atteint du syndrome Wiscott-Aldrich. Évoquant ces paroles de Laborit, l'auteur a su dépasser l'anecdote. C'est ce qu'il y a de magnifique dans cette œuvre. Jasmin nous emmène dans l'intimité des jours d'Alexandre; mais ce n'est pas en voyeur que nous y participons. L'alternance du particulier et de l'universel protège la pureté de notre regard. Chaque chapitre commence par une citation (Éluard, Kundera, Prévert, Leclerc, Hugo...) qui soulève le texte et le transpose dans l'universalité.

L'émotion ouvre l'âme de l'auteur et la nôtre n'y résiste pas. La parole de Jasmin est fière et donne de la noblesse à l'écriture : «J'ai retenu cette image, l'idée que dans les meilleures et les plus belles choses sur cette terre, une parcelle échappait toujours aux hommes. Seuls quelques rares individus avaient cette faculté de dérober aux anges un fragment de leur part» (p. 90).

NOUVEAUTÉS

Il semble que Jasmin ait su dérober cette part de la beauté du monde; il nous en fait cadeau dans ce livre.

Bien sûr, il y a la mort inéluctable d'Alexandre : «Nous ne vieillirons pas ensemble / Voici le jour / En trop : le temps déborde» (p. 175) (Paul Éluard). Mais, lorsque nous refermons le livre, nous ne sombrons point, pas plus que l'auteur. Plutôt, le cœur se gonfle comme les eaux d'une rivière sur laquelle le printemps reprend ses droits : «J'ai trouvé un bon goût à l'air / à l'eau de pluie au feu au vent / j'ai pris mon bonheur sur la terre / où donc habitait le tourment / Tu me désignes ici ma place de vivant» (p. 229) (Claude Roy).

Un excellent essai à proposer aux étudiants de secondaire V et du collégial.

Yolande RICARD

La guerre des patriotes le long du richelieu

Réal FORTIN

Mille Roches/SNQ, Richelieu, 1988 (1989), 286 p.

L'auteur, un spécialiste de la vallée du Richelieu, que Pierre Vadeboncoeur appelle notre Loire, livre ici une documentation fouillée sur l'origine du mouvement patriote, les actions de l'année 1837, puis 1838, et enfin la répression exercée par le gouvernement anglais. C'est justement la richesse des sources consultées qui rend précieuses cet ouvrage : précision des détails; nom des patriotes, métiers, sort; maisons brûlées; regroupement de Napierville, d'Odelltown, de Moore's Corner; tableaux, annexes... Il faut donc se réjouir qu'un tel ouvrage enrichisse une bibliographie sur les Patriotes déjà impressionnante l'année même qui rappelle la Révolution française. À cet égard, évoquons la touchante lettre d'adieu de De Lorimier à sa fille (ce patriote pendu nous est rappelé par une rue de Montréal) : «notre malheur est dans l'irréussite». Ce souvenir vivace de 1837-38 est à lui seul significatif d'une volonté de rompre avec l'échec.

André GAULIN

d'homère à nelligan / rencontres au pays de la littérature

Robert MATTEAU

Le Nordir, Hearst (Ontario), 1989, 172 p.

Robert Matteau, un fin écrivain estrien décédé, écrit dans les années soixante des romans pour adolescents sous le nom de Robert d'Estrie. Auteur de contes et de deux recueils de poèmes, il revient ici à titre posthume, nous livrer par le Nordir (n'a-t-il pas écrit *Au nord des temps*, 1983) un bel ensemble d'études sur des écrivains de partout. Dix-huit noms de France, de Grèce, des États-Unis, du Québec sont le fil conducteur du



livre. Mais ce fil aiguilleur, c'est d'abord Matteau qui réunit dans la finesse de son récit des gens de tous siècles et azimuts. Un bel ouvrage pour la classe du secondaire, par exemple, à cause de l'approche littéraire élégante mais simple, familière mais documentée, qui participe de l'esprit de création et tient compte des distances culturelles et temporelles.

André GAULIN

É T U D E

Naissance d'une littérature

Réjean BEAUDOIN

Boréal, Montréal, 1989, 216 p.

Vers 1860, le Canada français nourrit le projet de créer une culture et une littérature nationales. *Naissance d'une littérature* se sert de ce point de départ pour illustrer ce qu'on s'accorde à désigner du nom de messianisme. On pourrait regrouper cet essai sous trois intitulés. D'abord, les principaux définisseurs du messianisme canadien-français et le discours sur la littérature nationale où figure en tout premier l'abbé Henri-Raymond Casgrain, forment les assises d'une deuxième section qui s'intéresse tout particulièrement à des auteurs de légendes. La dernière orientation retient les grands classiques et les thèmes qu'ils privilégient entre 1850 et 1890. Tout le symbolisme est ici étudié sous l'angle de l'idéologie qui le sous-tend.

En exhumant pour ainsi dire de l'oubli des auteurs aujourd'hui considérés comme peu exceptionnels, l'essayiste arrive à cerner le messianisme de ces quarante années de la fin du siècle dernier comme une notion qui «noie dans l'absolu de la foi» tous les thèmes issus du texte littéraire, lui-même fortement influencé par son temps. L'éclairage projeté par l'auteur sur cette période d'avant Nelligan permet de raviver une époque peut-être trop vite perçue comme secondaire. Faut-il ajouter que la démonstration, comme la for-

mulation d'ailleurs, ne rebute en rien le non-spécialiste et favorise même une meilleure connaissance, voire une certaine appréciation des gens de lettres qui ont gravité autour des *Soirées canadiennes*.

Yvon BELLEMARE

NOUVELLES

L'œil américain

Pierre MORENCY

Éditions du Boréal, Montréal, 1989, 360 p.

Les «petites histoires naturelles du nouveau monde», que nous propose Pierre Morency sont une pure merveille. *L'œil américain* est essentiellement un livre sur le regard que l'homme pose sur la nature qui l'entoure. L'auteur ne s'attarde pas sur les immenses paysages et les vastes espaces mais explore plutôt les petits éléments de la nature qui, une fois mieux observés, élargissent le monde et lui donnent une dimension infinie. On apprend aussi que la nature est présente en ville et qu'il suffit parfois de regarder autour de soi pour la contempler.

Pierre Morency a, de toute évidence, beaucoup travaillé ses textes. La précision de l'écriture lui vient sûrement de l'exercice assidu de la poésie. À ce sujet, partout dans ce livre, l'écriture accède à la poésie tout en demeurant concrète. Écrit à partir d'une série d'émissions radiophoniques, *L'œil américain* réunit de «petites histoires» tout près de la tradition orale. L'auteur RACONTE une histoire. Et le lecteur se laisse bercer par une voix qu'il se surprend à reconnaître, celle d'un ami.

Livre de connaissances et de joies de vivre, *L'œil américain* marque une étape importante dans l'œuvre de Morency, une entrée remarquable dans la prose. Il faut lire cette histoire d'amour entre un écrivain et la nature de son pays.

Michel PLEAU

La mort exquise

Claude MATHIEU

L'instant même, Québec, 1989, 109 p.

Difficile de commenter la réédition de ce classique, *La Mort exquise*, boudé lors de sa parution en 1965, sans reprendre à son compte l'emphase avec laquelle on l'a claironnée. En littérature québécoise, hélas, on est si prompt à crier au génie qu'il est parfois ardu de s'y démêler. Toutefois, parce que «l'histoire littéraire est parfois une comédie des erreurs et des omissions», dit Gilles Archambault dans sa préface, «nulle réédition ne vient plus à point».

NOUVEAUTÉS

Précurseur d'un fantastique *moderne*, Claude Mathieu a élaboré, dans un style tout à fait personnel et dénué d'affectation, une œuvre hantée par la séduction et le vertige que suscite l'abîme du Temps. Depuis l'explorateur Klock (notez l'homonymie avec *clock*) offert en pâture à une *séduisante* plante carnivore, dans la nouvelle éponyme, jusqu'à cette femme obsédée par son image qu'elle croit retrouver dans diverses œuvres d'art («Fidélité d'un visage»), tous les personnages se trouvent invariablement «au bord d'une sorte de gouffre, en passe d'y tomber mais n'y tombant jamais, [conscients] que le malheur consiste justement à résister au vide quand le bonheur aurait été de s'y laisser aller» (p. 41). Et, à l'instar du texte perpétuellement «réincarné» du *Temps d'aimer*, les récits de Mathieu, ressuscités après vingt-cinq ans, gardent leur actualité. S'ils ont transcendé l'époque qui les avait vu naître et n'en avait point voulu, c'est que «le fantastique possède une éternelle jeunesse; ce qui n'est arrivé nulle part et jamais ne peut vieillir» (Schiller).

Stanley PÉAN

L'espace du diable

Jacques RENAUD

Guérin, Montréal, 1989, 263 p. («Littérature»)

Vingt-cinq ans après *le Cassé*, Jacques Renaud nous arrive avec un recueil remarquable contenant six nouvelles dont la dernière, véritable «novella», avec ses cent cinquante-huit pages, aurait justifié à elle seule une publication tant son originalité et son écriture sont éclatantes, jusqu'à faire pâlir quelque peu les autres récits dont certains, pourtant, tels le «Crayon de ma tante» ou «la Naissance d'un sorcier», sont fort réussis. Le lecteur est immédiatement saisi par l'efficacité d'une écriture qui cache derrière sa simplicité apparente une connaissance savante des ressorts linguistiques et de l'art du récit. L'auteur sait camper un monde réaliste pour introduire, par touches successives, événements et propos qui minent sournoisement ce quotidien familial et nous plonge en plein délire, cet «espace du diable» qui est aussi celui d'une écriture fantastique d'une rare efficacité.

Malgré les années qui les séparent, *le Cassé* et *L'espace du diable*, les deux recueils s'interpellent à distance. Les cauchemars de Ti-Jean, déjà au chômage, sont devenus la réalité aberrante de l'écrivain-narrateur de «L'espace du diable». Incapables de retenir leur maîtresse, dépossédés et désespérés, ils vont jusqu'au meurtre. Toutefois, à la différence du *Cassé*, l'écrivain-narrateur de *L'espace du diable* découvre une ivresse qui le comble dans la rédaction de son récit «live» et, finalement, une nouvelle vie dans sa métamorphose en «chien-garou marginal». Si la

folie guettait déjà Ti-Jean dont la tête était «une manufacture à peurs», elle devient pour le personnage-écrivain qui l'assume pleinement une fuite éperdue vers une marginalité définitive. C'est l'écriture qui triomphe dans ce dernier recueil.

C'est elle qui, parvenue à maturité, évite les pièges de la démonstration, du misérabilisme, du militantisme, pour s'affirmer souveraine et revendiquer tout l'espace imaginaire qui lui revient, du réel le plus quotidien aux espaces les plus diaboliques.

Maurice ÉMOND

Le nain, derrière chez martin, le passe-muraille, le vin de paris, en arrière

Marcel AYMÉ

Gallimard, Paris, 1989, 902 p. (Coll. «Biblos»)

Vous appréciez les beaux livres. Hélas, ils sont souvent hors de portée de votre portefeuille ! Gallimard vient combler vos attentes. En effet, avec sa toute nouvelle collection «Biblos», cet éditeur ne peut vous décevoir. Papier de qualité, reliure solide et souple, couverture ivoire d'une belle élégance, caractères typographiques aérés et agréables à l'œil caractérisent ces volumes d'une teneur impeccable.

Tout la place revient au texte. Point d'appareil critique sophistiqué, seule une brève préface d'un auteur reconnu accompagne le texte. Plus de mille pages de textes d'auteurs du vingtième siècle de tous les pays, le tout offert à un prix somme toute raisonnable. C'est véritablement la collection La Pléiade, version détentée.

J'ai sous les yeux le premier volume de la collection «Biblos». Il contient cinq recueils de nouvelles de Marcel Aymé, précédés d'une préface de Patrik Modiano. Quel plaisir que de relire ces courts textes où le bizarre et l'inédit sont apprivoisés avec une économie de mots remarquables ! Qu'à cela ne tienne, «Biblos» annonce la publication d'autres chefs-d'œuvre, ceux de Giono, Styron, Steinbeck, Mishima, Tournier... À s'en délecter les yeux !

Denis AUBIN

Archipel. tome 1

En COLLABORATION

Le Griffon d'argile, Sainte-Foy, 1989, 254 p. (Coll. «Littérature»)

Les nouvellistes n'en finissent plus de se réunir au Québec. Après les heureuses expériences thématiques sous la gouverne d'André Carpentier lors des années quatre-vingt, voici que les Éditions Le Griffon d'argile

entreprennent à leur tour la parution de collectifs sous le nom d'*Archipel*.

Quatorze auteurs, qui sont pour la plupart professeurs de français au collégial, ont fourni une ou plusieurs des vingt-six nouvelles composant ce recueil. Certains d'entre eux ont déjà une expérience de publication (importante dans le cas de Jean-Pierre April), d'autres sont moins connus. Les récits présentés sont dans l'ensemble réalistes, plusieurs ayant pour sujet l'amour, quelques-uns relatant une aventure exotique, des événements étranges ou fantastiques. Cependant, pour une variété de nouvelles et d'univers évoqués, le premier tome d'*Archipel* offre, comme il arrive parfois dans les collectifs, des textes de qualité variable.

Soucieuse de créer «un répertoire québécois de nouvelles utilisables dans l'enseignement» (selon le préfacier Laurent Laplante), l'entreprise amorcée avec *Archipel*, dont on ne peut que souhaiter la poursuite, gagnerait peut-être à présenter, ne serait-ce que brièvement, chacun des auteurs qui participent à la réalisation de ce projet, ainsi que leur bibliographie.

Claude GRÉGOIRE

Le dernier été balkanique

Gérard POURCEL

JCL éditions, Chicoutimi, 1989, 198 p.

Le Dernier Été balkanique de Gérard Pourcel regroupe cinq nouvelles d'inégale longueur mais qui révèlent un talent certain car il sait «évoquer», la nouvelle souffrant d'un trop long développement. À cet égard, «Tempête de sable dans les Laurentides» est remarquable de concision. Une jeune romancière populaire quitte Alma pour se rendre au Salon du livre de Montréal. Elle est attirée par un jeune homme au corps d'athlète qui partage la même banquette. Mais elle meurt dans ses bras après que l'autobus eut dérapé pendant une tempête de neige. Le regard joue un grand rôle dans cette nouvelle car c'est par les yeux d'Arlette, la romancière, que le lecteur découvre le jeune homme, sans toutefois connaître son nom. A-t-il perçu, dans les yeux de la jeune fille, son intense désir ? «Pas de café pour Émile» se déroule à Dinan, dans la Bretagne natale du nouvelliste. Là aussi la mort frappe mais Léone n'a jamais voulu tuer son mari Émile, chef de gare à la retraite. Prise de panique, elle décide de le déposer dans le congélateur avant de le découper, à l'aide d'une tronçonneuse, en petits morceaux qu'elle transporte un à un jusqu'à la mer, à la faveur de la nuit. On la retrouve électrocutée, un bon matin, car elle avait abîmé la paroi du congélateur. Même décor breton dans «la Moisson écarlate» où la mort frappe à nouveau une jeune femme, déchiquetée par une

NOUVEAUTÉS

moissonneuse-batteuse. «Le Bicot du Luxembourg» se déroule dans les célèbres jardins parisiens et met en scène un bambin de cinq ans qui s'amuse à confondre, voire à trahir les Arabes. Est bien pris qui croyait prendre car sa dernière victime est un célèbre écrivain égyptien qui a été reçu à l'émission de Bernard Pivot. Quant à la nouvelle éponyme, véritable *novella*, elle se déroule en Yougoslavie et met en scène deux jeunes touristes français qui connaissent une fin tragique au terme de leur long périple.

Pourcel manie avec aisance la langue française et connaît, à n'en pas douter, l'art de la nouvelle : mise en scène rapide, personnages à peine campés, évocation d'un événement exploité en fonction d'un dénouement toujours tragique. Comme la vie dont il s'inspire.

Aurélien BOIVIN

destins

Dominique BLONDEAU
VLB éditeur, Montréal, 1989, 130 p.

«[...]l'amour devient une aventure qui nous rejette ou nous prie d'aller plus avant...»

Chaque nouvelle du recueil *Destins*, de Dominique Blondeau (précédée d'une citation qui, peut-être, l'a inspirée, ou qui en donne le ton) nous entraîne dans le monde intarissable des relations amoureuses. Les dix récits mettent en scène des personnages féminins pour qui, sauf exception, l'amour devient le sentiment piégé à travers lequel risquent de surgir domination, violence, vengeance, solitude.

L'auteure cherche à tracer la frontière entre la vérité et le mensonge, en ce pays des relations à deux. Certaines héroïnes y ont été incomprises, délaissées, ou sont victimes d'un malheureux destin; d'autres sont aux prises avec des situations qui mettent en jeu leur liberté, des partenaires qui menacent leur intégrité. Ces histoires, qui étaient pourtant sous le signe d'une belle passion, s'engouffrent, à un moment ou l'autre, dans une lassitude, un déchirement d'où il est bien difficile de sortir indemne.

J'ai aimé particulièrement trois nouvelles (est-ce le fait du hasard?), qui font vivre des femmes aux prénoms peu usuels : Séverine, Marcia, Magda. Comme si ces prénoms singuliers leur réservaient d'avance un sort étrange. C'est un peu d'ailleurs ce qui se passe. Car, si la plupart des nouvelles sont construites avec du prévisible, du déjà-vu, ces trois-là nous donnent des personnages plus consistants qui, par le mystère, la force ou la générosité les caractérisant, s'inventent une vie, une mort, émouvantes.

Sabine ANCTIL

Circuit fermé

Michel DUFOUR
L'instant même, Québec, 1989, 105 p.

Premier recueil de nouvelles de Michel Dufour, *Circuit fermé* s'inscrit sous le signe de la variété, puisque les vingt et un textes qu'il réunit relèvent d'esthétiques multiples : absurde, réalisme, fantastique, merveilleux, étrange, voire surréalisme. L'ouvrage, qui se divise en trois parties, — «Évasions difficiles», «Sauve qui peut», «Arriver quelque part», — gravite autour de thèmes sombres, comme le désespoir, la peur et la mort. Ces motifs sont toutefois traités sur des tons fort divers, depuis l'ironie jusqu'à l'attendrissement en passant par l'indifférence, ce qui vaut au lecteur une large gamme d'émotions. Une langue souple, tantôt syncopée, tantôt imagée ou libérale, est au service d'une imagination très riche.

«Une bouteille à la mer», l'une des plus belles nouvelles du recueil, évoque de façon très poétique la détresse d'une bouteille jetée à la mer par un capitaine désireux de livrer un dernier message à l'humanité. «Première Chance» dépeint l'anxiété d'une jeune femme qui attend dans un bureau pour passer l'entrevue qui lui permettra peut-être d'obtenir un poste de secrétaire et qui s'alarme de bruits insolites... probablement imaginés de toutes pièces. Le très curieux texte «Avant la nuit» raconte comment des «hommes au cœur de pierre» noient chaque jour des handicapés en fauteuil roulant dans une grande piscine intérieure. Dans «Tour de ville», un couple naïf se voit offrir des billets d'avion pour une destination ensoleillée en échange d'un service très simple : déposer quelques bombes ici et là... Dans «Zéro faute», un petit garçon adresse une lettre à «Mademoiselle», son professeur, dont il est amoureux, pour lui signifier qu'il ne veut plus suivre ses cours depuis qu'il sait qu'elle a un fils. Presque chacune de ces nouvelles proclame l'échec de l'humain devant la vie, de l'humain que son irréductible solitude condamne en définitive à vivre en vase clos, en «circuit fermé».

Lise MORIN

Le grand théâtre

Madeleine FERRON
Boréal, Montréal, 1989, 152 p.

Cinquième recueil de Madeleine Ferron, *Le Grand Théâtre* regroupe douze nouvelles unies par une même thématique : la nostalgie du passé. Car les personnages, le plus souvent des femmes dans la cinquantaine et ayant plusieurs traits en commun avec la nouvelle elle-même, font le bilan de leur vie, se laissent aller aux confidences, sans pudeur et sans masque, ou évoquent des souvenirs parfois troublants, à tout le moins émouvants.



Comme dans son recueil précédent, *Un singulier amour*, Madeleine Ferron s'attache à de simples anecdotes du banal quotidien pour développer ses nouvelles. Souvent, il est question de la mort qui guette ses proies et laisse libre cours à l'évocation de souvenirs. Tantôt, la nouvelliste laisse entrevoir sa vision de l'amour, toujours perturbé par un événement qui éloigne les êtres. Les couples sont souvent désunis et le mariage presque révolu, du moins en perte de vitesse. Plusieurs héroïnes du recueil, quand elles ne sont pas seules («Par la fenêtre», «Le Parapluie rose avec une bordure mauve», «Le Tremplin», «La Façon»), vivent avec l'être aimé une relation souvent menacée par le désarroi d'une autre femme, la légitime («Moi, je m'appelle Hortense»), ou par l'attitude mesquine d'un membre de la famille («la Fête de famille II»). D'ailleurs, la famille continue d'exercer une certaine force sur les membres du clan, dans plusieurs nouvelles, mais on sent que son existence est menacée : les rencontres tournent aux disputes, même si le narrateur, les héros ou les héroïnes prennent soin d'éviter les sujets bouillants, tels la politique, le problème linguistique et la loi 101, la survivance du peuple québécois après le référendum... Madeleine Ferron est une écrivaine engagée qui n'est pas insensible aux dangers d'un bilinguisme, défaitiste en lisant la célèbre phrase de Péloquin sur la murale de Jordi Bonet, au Grand Théâtre de Québec, révoltée devant la transformation du paysage, en particulier devant le massacre de l'îlot Saint-Patrick par des «chacals urbains»... Ainsi va la vie, qui est comme une représentation théâtrale, où chacun a son rôle à jouer.

Aurélien BOIVIN

PÉDAGOGIE

Qu'est-ce que la langue ?

Jacques LECLERC
Mondia Éditeurs, Montréal, 1989 (2^e édition, remaniée), 459 p. (Coll. Synthèses)

Jacques Leclerc a fait paraître, sous le même titre, *Qu'est-ce que la langue ?*, il y a déjà dix ans, un ouvrage bien différent, qui a constitué un succès de librairie sans précédent (30 000 exemplaires vendus). Il a refon-

NOUVEAUTÉS

du presque entièrement cette première version pour les besoins de la présente réédition. Ainsi, changement capital, on n'y retrouve plus la partie socio-politique, qui a été plus largement développée dans un autre ouvrage de l'auteur, *Langue et Société*, paru en 1986. Certains professeurs regretteront de ne plus disposer en un seul volume, comme dans l'ancienne édition, de tous les éléments rela-



tifs à un cours d'introduction à la linguistique. Qu'ils se consolent : la description du code linguistique, à la fois en diachronie et en synchronie, est enrichie dans la mouture de 1989. L'ouvrage comprend huit parties traitant de phonétique et

de phonologie, de morphologie, de syntaxe, de lexique, de linguistique historique et d'histoire de la langue française, le tout précédé d'une introduction sur le langage en général et complété par des suggestions d'activités. L'auteur a remis sa documentation à jour, comme en fait foi sa bibliographie. Les critiques qu'on peut lui adresser sont bien légères, compte tenu de l'ampleur du sujet et de la minutie du traitement. J'en retiendrai deux : l'absence de mention de la pragmatique dans les disciplines de la linguistique appliquée, et le peu de cas fait des phénomènes morpho-syntaxiques proprement québécois. Mentionnons que le livre de Leclerc est conçu comme un manuel, avec sous-titres, exemples, illustrations et tableaux récapitulatifs nombreux. Les activités suggérées à la fin distinguent questions de compréhension et exercices d'application. La version de 1979, dans sa forme toute simple, me semblait plus appropriée à des cégépiens; celle de 1989, avec son luxe de détails et son souci de la perspective diachronique convient davantage à des étudiants d'université qui désirent parfaire leurs connaissances linguistiques. D'ores et déjà, comme le dit son préfacier, l'ouvrage de Leclerc constitue une référence incontournable.

Monique LEBRUN

P O É S I E

La terre est ici

Élise TURCOTTE

VLB éditeur, Montréal, 1989, 106 p.

Avec la parution de son septième recueil de poésies, Élise Turcotte approfondit une lecture du réel amorcée il y a déjà quelques

années. Comme l'indique le titre, *la Terre est ici*, ce livre constitue un inventaire de la réalité immédiate et du temps présent, mais aussi des fictions amoureuses. Là-dessus également, les subdivisions sont explicites : «les Autoportraits», «les Paysages» et «les Portraits». Dans chacune d'entre elles, la poète dresse un constat, fait état d'une condition amoureuse qui transforme le réel, et le conjuge au pluriel. Cette centaine de poèmes en prose sont comme autant d'anecdotes et de petits récits de vie et d'amour, à travers lesquels l'émotion acquiert une certaine densité dans l'intelligence de la forme.

Roger CHAMBERLAND

Eau dure

François DUMONT

L'Hexagone, Montréal, 1989, 50 p.

Premier recueil de François Dumont, *Eau dure* se démarque de la production poétique récente par la profondeur du projet poétique qui s'y dessine. Dans l'alternance de ces poèmes en prose et de ces poèmes en vers, — marqués par la concision et la justesse des images —, émerge une remise en question de la présence au monde du poète. L'autre est pris à témoin, parfois entraîné dans ce questionnement, mais à tout coup l'écrivain regagne sa solitude, ce non-lieu où il attend «la création du monde». Poèmes du froid, du gel, de la neige et de l'eau dure, ces textes cherchent à rompre l'opacité d'une nature hostile, déjà porteuse de ses fins inéluctables. Dumont tente de voir au-delà des grands espaces, dans la pérennité de la mémoire et de la parole fondatrice qui redonne un sens aux choses et les fait exister.

Roger CHAMBERLAND

En vallées closes / poèmes 1951-1986

Pierre TROTTIER

L'Hexagone, Montréal, 1989, 330 p.

Poèmes / 1950-1972

Gemma TREMBLAY

L'Hexagone, Montréal, 1989, 266 p.

L'Hexagone ajoute deux noms à sa série d'une vingtaine de «Rétrospectives», deux poètes moins cités parmi les plus classiques mais qui n'en appartiennent pas moins au pays(âge) poétique québécois. Le premier, connu comme essayiste par *Mon Babel* (1963), s'interroge en poésie sur les grands mythes de l'imaginaire littéraire universel : *le Combat contre Tristan*, 1951; *les Belles au bois dormant*, 1960; *le Retour d'Édipe*, 1962; *la Chevelure de Bérénice*, 1986. Homme d'ambassade à la manière de Claudel (d'où par exemple les *Poèmes de Russie*, 1957) Trottier

livre ici une somme de quarante années de poésie incluant plusieurs inédits. L'Hexagone le présente à juste titre comme le proche «d'un Saint-Denys Garneau et d'un Alain Grandbois par la dimension humaine et tragique de son écriture». Quant à Gemma Tremblay, auteure prolifique (9 recueils et deux poèmes inédits) et morte prématurément, il faut la situer du côté de l'écriture des femmes, du côté de la quête identitaire et dont la dimension mystique la rapproche d'une Rina Lasnier ou d'un René Pageau. En un sens, Trottier et Tremblay participent de la même génération littéraire, celle d'une volonté d'ouverture à l'espace, à la chaleur et à la musicalité.

André GAULIN

Mais la menace est une belle extravagance suivi de le signe discret

Denise DESAUTELS

Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1989, 109 p.

Avec la publication de son douzième titre, *Mais la menace est une belle extravagance*, Denise Desautels prolonge un projet poétique entrepris avec *la Promeneuse et l'Oiseau* en 1980 : elle explore les données immédiates de ses sensations, plus encore de son sentiment du réel, qu'elle retourne en tous sens et qu'elle interroge. Le passé et le présent s'interpellent, se livrent à un chassé-croisé afin de mettre au jour une «archéologie de l'intime». Ainsi l'amour est-il au cœur de ce recueil, il permet le déploiement d'un imaginaire qui s'impose une esthétique de la menace comme seul lieu fondé de la réalité. Le corps, les objets et le monde environnant, tout participe de cette remise en question, de cette quête de l'improbable vérité, de l'aléatoire. Desautels nous entraîne ainsi, avec une économie de moyens tout à fait appropriée, dans diverses séquences où se joue l'étrange inquiétude d'être en porte-à-faux avec ce qui procure le bonheur : «l'avenir nous épuise lentement • nous rêvons de palper des objets sûrs • et nous rêvons d'exode». Un recueil de belle facture, joliment agrémenté de photographies d'Ariane Thézy, mais surtout un livre dont on retire beaucoup à cause de son écriture du péril.

Roger CHAMBERLAND

Vu

Michel BEAULIEU

Éditions du Noroît/le Castor astral, Saint-Lambert/Pantin, 1989, 121 p.

On lira avec intérêt et émotions le recueil de Michel Beaulieu, *Vu*, publié à titre posthume par les Éditions du Noroît. Un livre qu'il avait commencé à préparer, — «un livre à peine

NOUVEAUTÉS

inachevé», comme le souligne Patrick Copens, l'un des préfaciers, — un recueil d'une centaine de textes où Beaulieu poursuit et prolonge le projet *Kaléidoscope* (1984) et de *Images du temps* (1983) à la différence toutefois qu'ici les textes sont plus ramassés. Quelques lignes à peine suffisent pour rendre l'intensité du sentiment, la détresse, les amours heureuses mais bien plus souvent malheureuses, la vie quotidienne. Comme dans quelques recueils précédents, Beaulieu s'adresse directement à l'autre, bien que cet autre soit indifférencié, et sollicite les volontés du désir, la force du souvenir et le sentiment que le quotidien est fait de trop-plein et de trop-vide, que l'équilibre est difficile à trouver entre ces deux états paroxystiques. L'amour est presque nécessairement voué à la tragédie, à l'échec et à l'abandon; ne perdurent que les instants de grande tendresse et d'érotisme et la présence inaliénable d'un moment de bonheur que l'absence envahit petit à petit. Vu : un livre touchant.

Roger CHAMBERLAND

la dernière fois

Lisa CARDUCCI

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1989, 66 p.

Ne jamais rien dire

Daniel GUIMOND

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1989, 48 p.

Le premier recueil de Lisa Carducci, intitulé *la Dernière Fois*, est un long cri d'amour. Une femme erre dans Rome, abandonnée, essouffée et résignée à attendre l'être aimé : «citoyenne de l'exil • je parcours des déserts • sans oasis • où mes inutilités cris • vibrent dans le néant». Le questionnement incessant de l'auteure sur le sens de la vie qui accompagne le monologue amoureux n'est pas sans rappeler le «Où vis-je, où vais-je ?» de Nelligan mais finit par lasser le lecteur. De plus, on sent parfois le procédé dans la forme, — essentiellement des anaphores, — ce qui donne alors l'impression d'être devant un exercice scolaire. Malgré ces lacunes et bien que l'auteure ne parvienne pas vraiment à renouveler le discours amoureux, *la Dernière Fois* vaut le coup d'œil.

Plus saisissant est le deuxième recueil de Daniel Guimond qui rappelle la poésie de la *beat generation*. *Ne jamais rien dire* traduit une «fureur au-delà de la violence», une fureur quasi désespérée vécue à travers le déchainement des sens, l'abus de la boisson et de la drogue. La redondance des termes «tout», «toujours», «jamais» renforce l'excès de cette parole qui persiste à dénoncer, à combattre le «ne jamais rien dire» en tentant de tout dévoiler. L'auteur cherche une direction, un lieu habitable : «les yeux brûlés par le sel, je cherche la terre avec une loupe». La présence de l'autre n'est qu'entrevue mais

combien souhaitée pour redonner un sens à la vie : «Puisses-tu toujours restituer à la nuit son amalgame de détours. Te réveiller pour m'extirper de la page blanche. Puisses-tu toujours te bercer au creux de mon bras, afin de nourrir ma colère». Malheureusement la fin du recueil est plus faible que le début et laisse le lecteur sur une mauvaise impression.

Hélène MARCOTTE

Continents neufs

Daniel DARGIS

Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1989, 59 p.

Divisé en six brèves parties respectivement intitulées «Arborescentes harmoniques», «Paroles», «Dialogues», «Psaumes pour un royaume», «Décadance» et «Louange à l'univers», *Continents neufs* est le sixième recueil de Daniel Dargis. Le poème liminaire introduit d'emblée les principaux thèmes développés dans les autres poèmes : la femme, le cosmos, de même qu'un pèlerinage qui prend des allures de quête, voire d'une conquête, au cours de la lecture.

Tel Adam redécouvrant le paradis terrestre en compagnie d'Ève, l'auteur apprivoise l'univers grâce à la femme aimée qui, devenant «phœnix» et «genèse», lui fait voir nombre de continents neufs. Ainsi le plaisir de revoir certains lieux se mêle à l'étonnement de les redécouvrir et à l'enthousiasme de se les approprier. Par et pour l'amour, l'auteur abolit le passé et l'avenir pour «vivre sans lendemain» : «je reconnais au milieu de mon poème • ton souffle de lierre • j'appelle sur l'horizon ce langage nôtre • j'apprivoise les rivages orphelins • à bâbord à tribord • il germe • mon éternel présent». Une fois les frontières du temps abolies, les «jardiniers de l'éternel» abolissent celles de l'espace et soudain «l'univers est notre maison». Recueil aux accents éluardiens, *Continents neufs* est sans contredit une étape importante dans l'œuvre de Dargis.

Hélène MARCOTTE

REVUES

Possibles

Vol. 13, n° 4 (automne 1989), 146 p.

La livraison d'automne de la revue *Possibles* tombe pile. Au moment où, à Ottawa, le gouvernement de Brian Mulroney tente de combler le vide juridique en matière d'avortement avec un projet de loi rétrograde qui mécontente les femmes et tous les intervenants dans le dossier, le collectif de *Possibles* propose une réflexion sur le thème de «la Mère ou l'Enfant?».

Au sommaire, une quinzaine de textes d'analyses et de témoignages, menés, selon la formule habituelle de *Possibles*, sous la forme de courts essais ou de récits-fictions. De beaux textes sur la maternité, de Madeleine Gagnon, de Carole David et de Geneviève Amyot.

Outre la question du droit des femmes à l'avortement, et des relations mère/enfant, le numéro s'intéresse aussi à ce qui «flotte dans l'air, par les temps qui courent, [cette] mauvaise odeur de culpabilité, anonyme et collective, quant à ces enfants qu'on n'a plus», selon les mots même de Monique LaRue qui se joint à l'équipe de rédaction de *Possibles*. Une excellente revue, un numéro à se procurer !

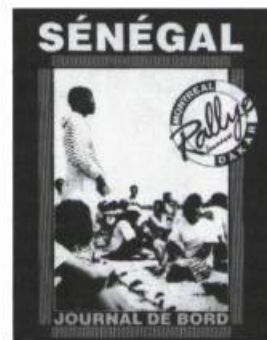
Marie-Andrée BEAUDET

sénégal. journal de bord

Collectif des élèves de l'école secondaire Paul Gérin-Lajoie, Commission scolaire de Sainte-Croix, Outremont, 1989, 83 p.

Le numéro 72 de notre revue a déjà parlé des réalisations parascolaires de l'école secondaire Paul Gérin-Lajoie. Le dynamisme des éducateurs et l'enthousiasme d'une trentaine d'élèves de 4^e et 5^e secondaire ont permis que se réalise, en mars 1989, un voyage de deux semaines au Sénégal, pays mis en vedette par le récent sommet de la francophonie qui s'y est tenu. Ce voyage d'étude se situait à l'intérieur d'un plus vaste projet à dimension interculturelle, susceptible d'enrichir les objectifs des programmes scolaires.

Ainsi les élèves ont créé un jeu de société intégrant des questions sur des données culturelles tant québécoises que sénégalaises; ils ont également mis sur pied une expo-sciences. Lors du voyage au Sénégal, le jeu a été expérimenté par les élèves québécois et leurs homologues africains; l'expo-sciences a également été présentée en terre africaine. La revue dont il est question ici, *Sénégal*, constitue un collage d'extraits de différents journaux de voyage (d'où le sous-titre, *Journal de bord*) accompagné de reportages sur divers aspects de la vie sénégalaise : médecine traditionnelle, relations familiales, géopolitique, riziculture... Le tout est d'une belle venue, agrémenté de photos couleur. Si les jeunes se sont bien documentés, on peut également dire qu'ils laissent parler leur cœur : les pages de leur journal évoquant les appréhensions des débuts du voyage sont à cet égard



révélatrices. La dernière étape de l'aventure est le séjour qu'ont fait, en terre québécoise, une vingtaine de jeunes Sénégalais en septembre 1989, invités par l'école secondaire Paul Gérin-Lajoie. Pour reprendre l'expression des éducateurs responsables du projet, ce fut un bel exemple «d'approvisionnement réciproque».

Monique LEBRUN

NOUVEAUTÉS

vient d'achever : «M'étais-je surtout laissé séduire par l'outrance du désir, ses ruses visant à conjurer le mal qui menace toute vie et toute chair oubliées du terme qui les clôt?» (p. 146).

Un style admirable, servi par la fluidité de l'expression, la richesse du vocabulaire et des images, s'accorde avec les notations psychologiques les plus subtiles, tout en faisant oublier l'artifice de l'exercice littéraire auquel s'est livrée l'auteure.

Gilles DORION

Le mal noir

Nina BERBEROVA
Actes Sud, Paris, 1989, 106 p.

Le déracinement de l'exilé slave qu'exploite *Le Mal noir* reprend un thème cher à Berberova, elle-même expatriée. Aucune ville ne semble être construite à la mesure de celui qui ne peut oublier son passé. Sans le sou, Evguéni Petrovitch essaie de vendre au mont-de-piété à Paris des boucles d'oreilles afin d'acheter un billet pour se rendre en Amérique. Peine perdue, un diamant a le mal noir, c'est-à-dire une sorte de maladie qui ronge la pierre précieuse et lui soustrait sa qualité. Prêt à tous les sacrifices pour réaliser son rêve, il arrive enfin à New York où là aussi la solitude absolue peuplera son existence même si une éphémère relation égale quelque peu ses soirées. Mais, telle une terrible fêlure qui le fissure depuis toujours, il est incapable d'oublier et de ressusciter à une nouvelle vie. Le mal noir le mine inexorablement. Une troisième ville, Chicago, ne fera que confirmer son malheur : son rêve d'amitié, son invention d'un certain Droujine, tout cela s'effrite. Bref, le désert moral est désormais son lot.

Dans la foulée des autres romans de l'auteur de *C'est moi qui souligne*, *Le Mal noir*, par ses nombreux silences, ses ellipses plus que suggestives et ses métaphores surprenantes, confronte le lecteur à une espèce de fatalité absurde qui colle à la peau et désagrège jusqu'à la mort celui qui a perdu sa patrie, quoi qu'il fasse. Rien de superflu n'encombre ce récit comme si le dépouillement du texte épousait l'état d'âme de l'exilé.

Yvon BELLEMARE

d'élise à la folie

Lise BLOUIN
Les Quinze éditeur, Montréal, 1989, 224 p.
(Coll. «Prose ouverte»)

Comme le titre, *D'Élise à la folie*, le suggère, l'histoire nous plonge dans l'univers mystérieux de la folie. Nous suivons les élucubrations d'un psychiatre qui, à la veille de sa retraite, tente de sauver une de ses patientes qui le trouble profondément.

R O M A N S

La fête du désir

Madeleine OUELLETTE-MICHALSKA
Éditions Québec/Amérique, Montréal, 1989,
149 p.

G., un inconnu, écrivain, propose un exercice d'écriture à une femme peintre rencontrée par hasard à l'occasion des vacances : «Cela s'intitulera *La Fête du désir*, et le mot nuit devra figurer dans les premières lignes du récit» (p. 17). Le pacte conclu, c'est à

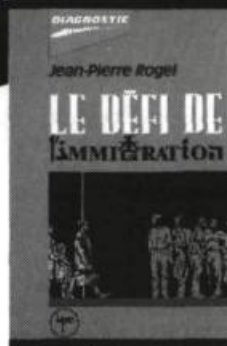


travers la fabulation de cette femme, qui écrit en «je», qu'on suit la trame d'un amour singulier qui unit les deux protagonistes dans un «audacieux projet» : «Forcer nos géniteurs à participer à la fête du désir refusée lors de notre enfantement, leur ravir

la connaissance du début, cette substance nourricière capitale qui comblerait à jamais notre faim d'aimer» (p. 27). Curieuse ambiguïté qui révèle «l'ampleur du besoin» de cette femme seule. La réussite du roman réside fondamentalement dans l'infime distance qui sépare l'écrivain de la femme peintre, et celle-ci de l'amant dont ses cahiers racontent l'histoire. Aussi, sur une remarque de G. qui suit la progression du «roman familial», passe-t-elle temporairement à la troisième personne. Quand elle réemploiera le «elle», G. lui fera observer : «Vous savez, quand vous utilisez la troisième personne, vous nous donnez l'impression de chercher à prendre vos distances avec le réel» (p. 92).

C'est donc à un jeu d'étreintes mesurées, presque «réservées», que nous convie la romancière improvisée. Le récit de ce débat amoureux se déroule de désirs exacerbés en plaisirs inassouvis et aboutit à la rupture inévitable, le défi n'ayant pu être tenu de l'impossible réincarnation. Pensive, la narratrice s'interroge sur le sens du récit qu'elle

DIAGNOSTIC



LE DÉFI DE L'IMMIGRATION

Jean-Pierre Rogel

Une nouvelle immigration, bien différente de l'ancienne, se presse aux portes du Québec. La société québécoise saura-t-elle faire face aux tensions, éviter le racisme? Réussira-t-elle l'intégration de toutes ses minorités, tout en préservant la spécificité d'une culture originale francophone en Amérique du Nord? Face à l'immigration, le Québec n'a pas le choix: il doit relever ce nouveau défi.

123 pages
9,95 \$

Des
petits livres
qui en
disent long



NAÎTRE OU NE PAS ÊTRE

Jacques Henripin

De fructueux procréateurs qu'ils étaient autrefois, les Québécois ont fini par faire de leur territoire une terre d'infécondité. Jacques Henripin décrit cette évolution, non seulement avec des statistiques, mais en liaison avec le contexte social et la transformation des mentalités. Il en prévoit les conséquences pour le siècle prochain et suggère des stratégies de redressement.

141 pages
9,95 \$



INSTITUT QUÉBÉCOIS
DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand, Québec, G1R 4N4
Tel.: (418) 643-4695

NOUVEAUTÉS

Soupçonnée d'infanticide, Élise, une psychotique devenue muette, écrit néanmoins un journal que déchiffre sa sœur cadette Christine afin d'aider le médecin. Par bribes, nous découvrons les cauchemars qui hantent Élise et qui finiront par menacer Christine. C'est tout un monde sauvage où une louve fuit des chasseurs, où les sens sont aux aguets et où aucune pulsion n'est refrénée. La narration, toute en introspection, cède régulièrement le pas à ces écrits en créant une atmosphère surnaturelle où règnent la terreur et le désir brut.

L'équilibre de tous les personnages semble d'une fragilité extrême. On passe d'une famille apparemment unie frappée par un incompréhensible malheur à une famille s'entre-déchirant par un mutisme entêté. Chacun a sa part de remise en question, chacun regarde sa relation avec cette sœur ou cette fille meurtrière, ce qui déclenche parfois un lent processus de révolte, dans le cas de la mère, par exemple.

Au côté de la folie pourrait trôner la frustration sexuelle et émotive véhiculée par la majorité des personnages. Tout tourne autour de la démence et des fantasmes qui seuls ont le pouvoir d'entraîner dans le gouffre ou d'en faire ressortir qui s'y hasarde. Ce texte réserve bien peu de surprise mais il a cependant le mérite de rendre attachants ces êtres tourmentés mais ô combien stéréotypés !

Natalie PLANTE

Je vous salue, marcel-marie

Georges DOR
Québec/Amérique, Montréal, 1989, 228 p.

C'est avec un certain humour, un brin de tendresse et beaucoup de délicatesse que l'auteur de la série télévisée *les Moineau et les Pinson* décrit la vie simple et honnête de Marcel-Marie, le héros de son premier roman.

Je vous salue, Marcel-Marie, c'est l'hommage rendu au pays de son enfance : Saint-Germain-de-Grantham; c'est le récit émouvant d'un jeune campagnard des années 30 qui quitte «une plaine perdue entre Québec et Montréal» pour aller gagner et faire sa vie dans la grande ville et qui y retourne à l'âge de la retraite, pour y bercer son petit-fils, né des amours du fils millionnaire de sa première blonde et de sa fille Catherine.

Ce roman écrit comme une chronique relate les événements qui ont marqué la vie de son héros et celle de tous les Québécois de 1930 à nos jours. Né sous une bonne étoile, dans le grand lit de plumes où il avait été conçu, Marcel-Marie vivra au rythme des changements



beaucoup de sensibilité, d'émotion et de réalisme.

Georges Dor écrit avec une grande aisance dans une langue belle, une langue de chez nous. Son style est nerveux, châtié. Il manie le dialogue avec élégance sans pour cela renier les accents et les tournures de la langue vernaculaire des Québécois.

Je vous salue, Marcel-Marie va droit au cœur de ceux et celles qui savent apprécier les charmes d'une vie laborieuse, honnête et sans trop de complications.

Aline DESROCHERS-BRAZEAU

La rage

Louis HAMELIN
Québec/Amérique, Montréal, 1989, 405 p.
(Coll. «Littérature d'Amérique»)

Édouard Malmarmé, bachelier en agriculture, quitte la ville et s'exile dans un chalet inhabité situé dans les terres expropriées de Mirabel. Il exprime ainsi son refus du système, traînant sa désespérance entre les *pin-balls*, l'alcool, la drogue, la chasse et l'impossible conquête de Christine Paré, jeune femme sauvage. Un de ses anciens professeurs essaie de le convaincre d'entreprendre une maîtrise sur la rage, terrible maladie qui se répand dans la région.

Édouard est fasciné par les renards, son animal totemique, qui pullulent dans le secteur et, en particulier, par un rarissime spécimen argenté avec lequel il se lie par le sang et la rage en une morsure et une étreinte fatale pour l'animal. Édouard hiberne, la rage le mine peu à peu. Sujet à des hallucinations passagères, il réagit très mal au destin funeste de deux de ses amis et, pris d'une crise, tue le riche propriétaire du chalet qui venait l'expulser. Armé de son fusil, il se rend maître de la tour de contrôle de l'aéroport de Mirabel afin d'exaucer le vœu exprimé auparavant par Christine qui lui a préféré un jeune yuppie anglophone.

Louis Hamelin, jeune auteur né en 1959, présente donc un portrait sauvage, cruel, désespéré de sa génération. Édouard Malmarmé, mal armé pour la vie, représente une jeunesse qui ne trouve pas de place dans la société contemporaine. Alors, il se met à jouer à tous les jeux dangereux, subjugué par la vie et surtout par la mort. L'auteur use d'un vocabulaire surprenant et de constants jeux de mots qui séduisent ou provoquent. Il met ainsi l'accent sur le langage, la parole qui est une action effective ou virtuelle. Un livre peu banal.

Angèle LAFERRIÈRE

juillet

Marie LABERGE
Boréal, Montréal, 1989, 222 p.

Premier roman de la dramaturge Marie Laberge, *Juillet* est construit comme une tragédie classique avec *mimésis* et *catharsis*, dans le respect absolu des trois unités, de temps, de lieu et d'action. Le drame se déroule lors d'une journée chaude de juillet (d'où le titre) 1987, à la campagne dans une maison isolée, au milieu d'un immense jardin de roses « où toutes les nuances de blanc au violet foncé s'épalaient dans un luxe inouï ». Simon, au lever du rideau, y attend son fils David, son petit-fils Julien et, surtout, sa belle-fille Catherine, qu'il aime en secret, pour célébrer le 65^e anniversaire de sa femme Charlotte, qu'il déteste depuis au moins dix ans. Car ce qui caractérise ces personnages, c'est leur incapacité de communiquer entre eux, tout comme les personnages du théâtre de Marie Laberge. Outre Simon et Charlotte qui ne s'entendent plus, Catherine refuse David depuis la conception de Julien, il y a bientôt près de trois ans. De plus, le père et le fils sont absents l'un à l'autre, incapables qu'ils sont de dialoguer ensemble, alors que la mère exerce sur son fils un pouvoir de domination qui le traumatise. Tous essaient d'échapper à la lucidité, à la vérité. Seuls Catherine et Simon, le sexagénaire, sont capables d'émotions, de sentiments l'un envers l'autre, et entretiennent la flamme, le désir, omniprésent dans les pièces de théâtre de l'auteure, jusqu'à la scène finale, d'un tragique bien ménagé, dans la roseraie où ils extériorisent enfin leur passion, leur pulsion secrète.

Écrit dans une langue soutenue, qui n'échappe pas, à l'occasion, à la poésie, *Juillet* est une œuvre attachante qui sait faire vibrer nos propres émotions. Marie Laberge s'y révèle fine analyste du quotidien, qu'elle transcende toutefois pour atteindre au véritable drame humain.

Aurélien BOIVIN

NOUVEAUTÉS

THÉÂTRE

L'abominable homme des sables

Jean BARBEAU
Leméac, Montréal, 1989, 126 p.

Étonnant pour une pièce de «l'auteur le plus souvent joué dans les théâtres d'été du Québec» avec la réputation de superficialité qui entoure encore souvent ce type de théâtre, que de planter un décor représentant un coin de cimetière et de mettre en présence le mari et l'amant devant le caveau funéraire de la femme exceptionnelle qu'ils ont aimée. Un duo, un duel d'hommes : le mari intarissable dans ses sarcasmes et calembours parade, camouflant de plus en plus mal ses sentiments écorchés, une carrière avortée et une dérive existentielle. L'amant, plus jeune, tout en gentillesse et en amabilités, heureux dans sa peau, apprend vite à croiser le fer. Est aussi évoqué ce riche personnage de femme hors-scène, dont le portrait se tisse progressivement par le chassé-croisé dialogique de deux êtres épris d'elle et qui ont partagé sa vie depuis quatre ans. Un jeu de dévoilement progressif où chacun abat ses cartes pour écorcher l'autre, se protéger, contre-attaquer; où le mari tente d'éviter l'enlèvement dans les sables mouvants de ses sentiments enchevêtrés.

Le ton de cette partition à deux voix oscille en montagnes russes : doux-amer, pudique, cinglant, amusé, hargneux, complice, méprisant, amical. Un débat aussi où la langue est à la fois l'instrument et un objet de combat jusqu'à l'affrontement en règle de ces deux personnages antinomiques : «petit chien docile» versus «vieux pit-bull aboyeur», «début de méningite» versus «fin de règne». Mais l'oxymore bascule et se résout dans cette amusante et attachante comédie dramatique.

Gilles GIRARD

L'heure mauve

Jean DAIGLE
Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1989,
94 p.

Chronique douce-amère, *L'Heure mauve* de Jean Daigle est la lente montée d'une libéralisation des mœurs à la fin du siècle dernier. Deux personnages se livrent corps et âme dans un combat épique de mots justes et piquants dont l'issue, presque voulue, se situe au bout de la séduction et se concrétise par des ébats charnels.

Angéline, femme de 45 ans, est une bourgeoise encarcannée dans ses règles de femme de bonne société. Un soir, elle invite à un concert l'un de ses gendres, Édouard, jeune homme à l'esprit libéral, voire libertin. Dans le vivoir d'une maison victorienne, après le récita, Édouard apprend que sa femme l'a trompé sur les conseils de sa belle-mère. D'abord surpris, il tente de convaincre Angéline de suivre les mêmes conseils. Après une savoureuse conversation, jeu de séduction et de provocation, ils succombent à ce qu'ils ne peuvent plus éviter. Le lendemain, Angéline connaît des émotions contradictoires : culpabilité, découverte des sens, peur, audace. Édouard, quant à lui, n'aura ajouté qu'une corde supplémentaire à son arc.

Cette huitième pièce de Jean Daigle est un clair-obscur, une heure mauve, un passage initiatique qui conduit une femme de sa prison sociale à sa libération. L'auteur fait un retour à sa veine «historique» avec le talent qu'on lui connaît. Un beau duel, un attachant duo.

François LAROCQUE

La lumière blanche

Pol PELLETIER
les Herbes Rouges, Montréal, 1989, 135 p.

Dans le Désert de la Grande Limite se joue une tragédie moderne entre trois femmes qui correspondent aux éternels archétypes féminins. Torregrossa, barbare et femme de tête, déteste les hommes; B.C. Magruge, belle et très féminine, est une femme facile, capable de cruauté; et Leude, enceinte, renvoie l'image

POL PELLETIER
LA LUMIÈRE BLANCHE
LES HERBES ROUGES / THÉÂTRE



de la mère et de la famille. Donc, la Vierge, la Putain et la Mère se livrent un procès qui doit les libérer de leur passé. Par la parole, ces trois femmes se mettent à nu et se découvrent dans leur essence même. Elles exorcisent leurs peurs, leur mal, leur confusion en dénonçant la condition féminine dans toute son aberration. Pour dépeindre davantage cette détresse, sous laquelle couve également la révolte, elles s'attaquent à des thèmes tabous pour les femmes : la laideur et la beauté de

leur corps, la maternité et son assujettissement à la vie conjugale, ainsi que la haine et la rivalité entre femmes. Ainsi cette «lumière blanche» tend à éclairer, à mettre à jour les mythes de l'éternel féminin et à les détruire. Ces femmes revendiquent non seulement le droit à la parole, mais aussi, et plus encore, le pouvoir et non la soumission à la volonté mâle. Pol Pelletier touche des cordes sensibles, souvent escamotées par les femmes en raison de la profondeur de la plaie. Un texte touchant, dérangeant qui n'hésite pas à recourir à la Vérité dans toute sa cruauté. La pièce a été créée le 9 avril 1981 au Théâtre Expérimental des femmes, reprise sans trop de succès du 25 avril au 18 mai 1981 au Théâtre d'Aujourd'hui.

Denis CARRIER

Les dernières fougères

Michel D'ASTOUS
Leméac, Montréal, 1989, 132 p.

Avec *les Dernières Fougères* de Michel D'Astous, nous sommes bien loin de la comédie musicale *les Nonnes*. Car c'est bien de religieuses qu'il s'agit encore ici. Au fil de cette toute première pièce de l'auteur, on assiste à la mort à petits feux d'une congrégation semblable à tant d'autres au Québec, à notre époque.

D'aucuns connaissent déjà l'histoire de nos religieuses dispersées partout au Québec, affectées à des tâches d'éducation et de pastorale. Le contexte social a changé, les laïcs ont envahi le système scolaire, les vocations se font plus rares et les couvents sont désertés par des sœurs redevenues femmes. C'est cette dernière situation de crise que vit une petite communauté décimée d'un village du Bas-du-Fleuve, lieu de naissance de l'auteur.

Cinq religieuses remettent constamment en question leur existence au sein du groupe qu'elles forment. Elles tentent de s'épanouir mais voient trop souvent leur élan réprimé par une supérieure, sœur Thérèse, qu'exalte un idéal mystique. Bernadette aurait aimé exposer ses œuvres au pastel dans une galerie, Hélène désirerait une plus grande implication sociale de ses sœurs et du couvent, Catherine aimerait avoir droit à plus de coquetterie ou aurait voulu connaître la joie de l'enfantement, alors que Jeanne décide, à la fin, d'être plus à l'écoute de sa voix intérieure et part chez les cloîtrées.

Les fougères sont ces plantes qui peuvent pousser à l'ombre sans problème. Cependant, même les fougères du couvent dépérissent. Voici un regard neuf et réaliste sur la vie religieuse, qu'on attendait depuis longtemps.

François LAROCQUE